

## Claude Berri (1934-2009) Parrain Berri, fiston Claude

Nicolas Gendron

Volume 27, Number 2, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33347ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Gendron, N. (2009). Claude Berri (1934-2009) : parrain Berri, fiston Claude. *Ciné-Bulles*, 27(2), 36–39.

# Parrain Berri, fiston Claude

NICOLAS GENDRON

Avec eux, la vie est un feu roulant, le repos est un oiseau rare à l'agenda et la barbe s'arbore souvent hirsute : les touche-à-tout n'ont pas toujours bonne presse, mais laissent rarement tièdes ou indifférents. Tantôt on s'égaie de leur polyvalence aux multiples tiroirs, tantôt on les jalouse ou les accuse de n'être bons en rien à force de s'éparpiller en tout. Claude Berri appartenait sans nul doute à cette race (presque) infatigable. Acteur, réalisateur, scénariste, producteur, distributeur, président de la Cinémathèque française, cofondateur de l'ARP (Société civile des Auteurs-Réalisateurs-Producteurs) et gourmand collectionneur d'art contemporain, il s'est éteint le 12 janvier dernier, à l'âge de 74 ans, après avoir glissé son nom au générique — le réel ou celui des coulisses — de plus de 300 films français et internationaux. On l'avait surnommé « Le dernier nabab » ou « Le parrain ». Le second titre serait peut-être plus juste, le premier suggérant l'image d'un grand vizir avec une armée de sujets, alors qu'il n'hésitait pas à risquer sa chemise et hypothéquer sa vie familiale justement par amour du clan. Un empire? Très peu pour lui. Mais du succès, si possible. Il était fondamentalement partagé entre une parole d'auteur et un cinéma populaire, et tant mieux si les deux pouvaient se marier; l'exemple le plus éclatant de ces deux pôles demeure ses ultimes productions que furent **La Graine et le Mulet** d'Abdellatif Kechiche, César du meilleur film en 2008, et **Bienvenue chez les Ch'tis** de Dany Boon, devenu entre-temps le plus grand succès du cinéma hexagonal. Un parrain, oui. Qui portait plusieurs chapeaux pour mieux en faire profiter les autres. Nous lui levons le nôtre dans cet humble hommage, car avec Berri, le panorama ne peut être que large.

## Le cinéma, papa et moi

Le topo familial est somme toute assez simple : mère roumaine, père polonais et racines juives ashkénazes. De son vrai nom Berel Langmann, le Parisien naît Passage du Désir, un thème omniprésent dans sa filmographie. Son enfance se déroule sans heurts, pétrie d'une liberté peu commune. Roger, le père, est fourreur de métier et espère que son fils suive ses traces, mais Claude se montre plutôt attiré par la scène. Il veut « passer les cartes lui-même », prendre sa place. À commencer par choisir un nom d'artiste qu'il gardera jusqu'à la fin de sa vie : Berri. Déterminé mais incons-

cient, il suit les fameux cours Simon et se déniche, à 18 ans, un agent qui croit en lui. Il aboutit sur les planches dans la création du *Tchin-Tchin* de François Billetdoux, qu'il joue plus de 100 fois en tournée. C'est en jouant cette pièce qu'il a « compris qu'on pouvait se dire des choses importantes dans une action très quotidienne. Tchekhov »<sup>1</sup>. Il admet d'ailleurs que cette révélation lui servira dès lors qu'il commencera à écrire, sous les encouragements de son ami Maurice Pialat, son futur beau-frère (la sœur de Berri, Arlette Langmann, écrira le scénario d'**À nos amours**). Ce dernier l'appelle « le Pagnol du Faubourg Poissonnière ». Ils réalisent ensemble le court métrage **Janine**, dans lequel Claude est amoureux d'une putain. La mise en scène ne l'intéresse pas vraiment à l'époque : il écrit encore dans le but de jouer. En parallèle, et à force de courir les *castings*, il décroche quelques apparitions au cinéma. Son premier plateau : **La Rue de l'estrapade** de Jacques Becker, en 1953. S'ensuivent quelques jours de tournage avec les Renoir (**French Cancan**), Autant-Lara (**Le Bon Dieu sans confession**), Chabrol (**Les Bonnes Femmes**), Clouzot (**La Vérité**) et autres Zinnemann (**Beyond a Pale Horse**).

Son père se désespère qu'il ne soit toujours pas connu, puisque tous les hommes Langmann étaient des comédiens dans l'âme. Une nuit, Claude eut une illumination et son stylo fit le reste : « Le fils veut être acteur, c'est le père qui finit vedette<sup>2</sup>. » Il tenait la genèse du film **Le Cinéma de Papa**. Roger est surexcité à l'idée que toute la famille puisse interpréter sa propre vie. En l'absence de Claude, il entre dans sa chambre et ajoute son grain de sel au scénario, qu'il pimente de son humour juif, où le tragique vire aisément à la drôlerie. Convaincu du talent inné d'acteur du paternel, fiston le propose pour jouer avec lui dans deux courts métrages. Pendant ces tournages, le père rédigea deux lettres entendues au final du **Cinéma de Papa**, dont ces quelques mots révélateurs : « Je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie. Il a fallu attendre mon âge pour faire le clown. (...) Claude croit en moi comme j'ai cru en lui<sup>3</sup>. » Pas de veine, il meurt peu après; le fils mettra 10 ans à s'en remettre, jusqu'au tournage du film, en 1970, alors qu'Yves Robert chaussait les gros souliers de Lang-

1. BERRI, Claude. *Autoportrait*, Paris, Éditions Léo Scheer, 2003, p. 30.  
2. *Ibid.*, p. 194.  
3. *Ibid.*, p. 201.



Claude Berri avec Guillaume Canet et Audrey Tautou lors du tournage d'*Ensemble, c'est tout* – PHOTO : ÉTIENNE GEORGE

mann père. Un des premiers drames de sa vie : papa n'assistera pas à ses premières gloires (tardives).

Claude a 29 ans, n'en peut plus des petits rôles — il attribue sa détermination rare à sa nature d' impatient —, et comme personne ne veut produire son scénario **Mazel Tov**, où il déboulonne le mariage avec bonhomie, il pense à tourner un court métrage. Un soir de déprime, il achète le *France-Soir* et tombe sur un irrésistible fait divers : « Pour que vive son coq, Alain, six ans, lui faisait pondre un œuf par jour. » Le squelette de son court **Le Poulet** était tout trouvé. Grâce à son amie comédienne Katharina Renn, il finance le tournage et crée Renn Productions. Le résultat fait mouche et séduit à la Mostra de Venise, où il remporte un prix en 1963. Encore là, il connaît un creux de vague de trois ans, où il retourne vivre chez maman. Il y replonge en enfance en écrivant une nouvelle dans laquelle il raconte un épisode où on l'avait caché sous un faux nom chez des pétainistes, à la fin de la guerre; il transforme son récit en scénario sous le titre **Le Vieil**

**Homme et l'Enfant**. En février 1966, il apprend, stupéfait, que **Le Poulet** est sélectionné aux Oscar, alors qu'il ignorait que son court avait été distribué en Amérique, en première partie de **L'Obsédé** de William Wyler. Gonflé par sa nomination, il a le culot de proposer le rôle du vieil admirateur du maréchal Pétain à Michel Simon, alors en plein déclin professionnel.

Le reste tient du conte de fée : Simon accepte, il décroche l'Oscar inespéré et le distributeur de **La Grande Vadrouille** (qui détenait le record d'entrées en France avant... **les Ch'tis!**) décide de coproduire son scénario. L'accueil public et critique du **Vieil Homme et l'Enfant** lui fera chaud au cœur, particulièrement l'article de son futur ami François Truffaut dans *Le Nouvel Observateur* : « Pour lui, j'étais un enfant de Renoir. Comme **La Partie de campagne** est mon film préféré, rien ne m'a fait plus plaisir<sup>4</sup>. » Il venait d'inaugurer une série de films personnels, dans lesquels il se mettrait souvent en scène, et où il revenait sur les assises de

4. *Ibid.*, p. 58.

## PORTRAIT

Claude Berri (1934-2009)



Le Vieil Homme et l'Enfant

sa jeune vie : son adolescence (**La Première Foix**), son service militaire (**Le Pistonné**), son apprentissage en témoin de la libération sexuelle (**Sex-shop**), son mariage (**Mazel Tov**, écrit avant la cérémonie) et bien sûr sa relation sacrée avec son père (**Le Cinéma de Papa**, son préféré entre tous). Il se plaisait à se raconter, à partager son heureux vécu. Il avoua un jour son attirance pour les personnages d'anti-héros, comme celui du Pépé dans son premier long. Serait-ce à dire qu'il se voyait comme tel? Ses premiers films le dévoilent du moins comme un archétype du perdant sympathique.

### Merci Claude Berri!

De son vivant, Berri a aimé profondément ses camarades acteurs, qu'il admirait plus qu'il ne les dirigeait. Cette leçon tire sa source du **Vieil Homme** : au premier jour de tournage, suggérant doucement à Simon de jouer avec plus de naturel, Berri se fait vertement engueuler par le vétéran, qui clame qu'on ne dirige pas un acteur comme lui! Berri n'oubliera jamais cette leçon : « Un acteur, ça ne se dirige pas — ou si peu —, ça se choisit. Si l'on doit diriger, c'est qu'on a fait un mauvais choix. Un grand acteur [...] apporte sa part de création dans son interprétation. Le metteur en scène, c'est le premier spectateur<sup>5</sup>. » Suivant cette logique, on en déduit que les choix judicieux n'ont pas manqué. Non seulement était-il fidèle aux comédiens, mais il leur offrait aussi des personnages d'anthologie. Richard Anconina et Coluche, dans le contre-emploi saisissant d'un pompiste ténébreux, triomphent aux César grâce à **Tchao Pantin**, chronique douce-amère d'une vengeance brutale. Gérard Depardieu aura rarement été aussi touchant qu'en implorant le ciel en **Jean de Florette**, dans lequel Yves Montand et Daniel Auteuil se surpassent en disparaissant derrière des figures typiques de l'univers de Pagnol. Catherine Deneuve se fait impudique en laissant Berri s'inspirer



Le Cinéma de Papa

de ses amours tristes dans **Je vous aime**. Emmanuelle Béart et Carole Bouquet se révèlent plus dignes que jamais dans les rôles-titres de **Manon des Sources** et **Lucie Aubrac**. Michel Blanc est méconnaissable dans **Uranus**, tandis que Miou-Miou et Renaud affichent la rage des combats ultimes dans **Germinal**.

Coluche dira à la blague que tout le monde doit remercier Claude Berri, un jour ou l'autre. C'est sans doute le cas de nombreuses personnalités dont il a produit les premiers films, aux côtés des siens. Pensons à Francis Veber (**Le Jouet**), Alain Chabat (**Didier**), Yvan Attal (**Ma femme est une actrice**), Isabelle Nanty (**Le Bison**), Dany Boon (**La Maison du bonheur**), Les Inconnus (**Les Trois Frères**) et Serge Gainsbourg (**Je t'aime moi non plus**). Le chanteur crâneur lui offrira par la suite le rôle-titre de **Stan the Flasher**, un exhibitionniste que Berri a transformé en véritable terrain de jeu(x), après quoi on ne le verra jouer que des petits rôles attrapés au vol dans les films de ses amis ou dans ceux qu'ils produit, exception faite de **La Débandade**, une de ses dernières réalisations qui porte bien son nom — autant par sa thématique que par son ratage. Les vieux routiers lui doivent aussi une fière chandelle, lui qui a produit ou coproduit Rohmer (**Ma nuit chez Maud**), Sautet (**Garçon!**), Miller (**La Petite Voieuse**), Chéreau (**L'Homme blessé**, **La Reine Margot**), Costa-Gavras (**Amen**), Balasko (**Gazon maudit**), Almodóvar (**Tout sur ma mère**), Annaud (**L'Ours**, **L'Amant**), Demy (**Trois Places pour le 26**) et presque tout Zidi. L'aventure du **Tess** de Polanski peut être mise en exergue tant elle lui a bouffé argent et énergie. C'est d'ailleurs un peu parce qu'il avait gâché son « rêve américain » avec Milos Forman qu'il produira cette aventure épique : après avoir investi dans **Taking Off**, le premier film états-unien du cinéaste tchèque, il avait dû retourner auprès des siens, tel un rendez-vous manqué (même si, deux Oscar plus tard, Forman lui proposera son **Valmont**); donc pas question de rater sa chance avec Polanski! Son besoin d'admirer se traduit également par les 200 films qu'il a distribués en France au sein de l'Agence médi-

5. *Ibid.*, p. 53.



Tchao Pantin

terraneenne de location de films, dont **Apocalypse Now**, **Ama-deus** et **Sex, Lies & Videotape**. Berri pourra remercier à son tour son fils Thomas, devenu producteur à ses heures, d'avoir eu l'idée de produire l'adaptation d'**Astérix**. La passion du cinéma coule bel et bien dans les veines des Langmann!

### Mes amis, mes amours, mes emmerdes

Il avait une sale gueule, Claude Berri. Conscient de son air sinistre, il dégagait une aura de mystère difficile à décoder. Il n'était pas le cinéaste le plus flamboyant non plus, laissant le style aux esthètes, préférant s'effacer derrière une histoire classique qui puisse rejoindre les spectateurs, comme il n'a jamais aimé l'idée d'un cinéma confidentiel. Peut-être par insécurité, il entretenait un rapport trouble avec la critique, allant même jusqu'à confronter *de visu* les journalistes les plus coriaces, dont Gilles Jacob de *L'Express*, qui avait égratigné **Le Cinéma de Papa**. Les années ont passé, Jacob s'est retrouvé à la tête du Festival de Cannes et l'a invité à siéger sur le jury en 1988; 20 ans plus tôt (Mai 68, quelqu'un?), Berri avait milité en faveur de l'annulation de l'événement, par solidarité avec les étudiants. Au Festival, en 1998, ce même Jacob rendrait hommage à la carrière de producteur de Berri projetant du coup... **Le Cinéma de Papa!**

En début de parcours, on lui reprochait de n'avoir pour muse que sa vie. Quand il a commencé à adapter des livres (toutes ses réalisations entre 1981 et 2002 : **Le Maître d'école**, **Tchao Pantin**, **Jean de Florette**, **Manon des Sources**, **Uranus**, **Germinal**, **Lucie Aubrac**, **Une femme de ménage**), les mêmes se sont demandé pourquoi il abandonnait la veine personnelle. Il n'a répondu à leur questionnement qu'en 2003, dans son autobiographie *rédemptrice*, où il parle de tous et de tout avec la douleur bienfaitrice de celui qui s'ouvre enfin : « Ma vie ne me faisait plus rire, je ne pouvais plus la raconter<sup>6</sup>. » Viennent l'aveu et le

6. *Ibid.*, p. 59.



Manon des Sources

récit de la maladie de sa première femme Anne-Marie, maniaco-dépressive dès les années 1980, souvent hospitalisée avant que tombe le couperet du divorce. Elle se suicidera en 1997, un an avant que leur fils Julien, acteur prometteur (**L'Accompagnatrice**), essaie d'en faire autant : sa tentative ratée, le voilà tétraplégique. Le lendemain de cet accident tragique, Claude rencontre toutefois son troisième amour, Nathalie Reims, avec qui il fonde Cinéma Hirsch Productions. En 2002, le cœur de Julien s'éteint pour de bon. Atterré par les anges de la mort qui survolent son existence, Berri couvrera deux dépressions dans ses dernières années, écrivant pour supporter son mal-être, se ravivant dans ses activités de galeriste et les transactions de tableaux, dont les lumières l'apaisaient. Sans verser dans la psychanalyse, qu'il a lui-même fréquentée pour mieux se comprendre, il juge alors ne pas avoir su être un bon père, n'être resté au fond que le fils du sien qu'il avait tant aimé. Malgré tout, il aura le courage de s'inspirer de sa poisse dans l'ignoré **L'Un reste, l'autre part**, mais pas celui d'incarner son rôle comme à ses débuts; son ami Daniel Auteuil s'acquittera de cette tâche symbolique. Affaibli, le moral dans les talons, il engage le réalisateur François Dupeyron comme assistant pour ses deux derniers essais : l'adaptation d'un autre roman estimé (le tendre **Ensemble, c'est tout**), en guise de testament, et un **Trésor** qu'il laisse inachevé.

Son regretté Julien affectionnait la phrase de Nietzsche : « Devenir ce que nous sommes. » Si le fils « n'a pas eu le temps de devenir ce qu'il était »<sup>7</sup>, le père s'est accompli au-delà de ce que son paternel aurait pu espérer. D'abord artiste tenace avant d'être homme d'affaires au redoutable flair, transformé par la vie en bourru torturé et pourtant expansif, Claude Berri aura été la preuve vivante que l'art — et pas que le septième — sait soulager les plaies ou, à tout le moins, négocier la paix. Puissent les histoires qu'il a écrites ou parrainées exister encore dans le cœur du public. C'est ce qu'il aurait souhaité, lui aussi. ■

7. *Ibid.*, p. 275.